

Autour de René-Claude Baud



A la suite du décès de notre fondateur René-Claude Baud le 28 août dernier, l'association a souhaité publier, avec le bulletin, ce «tiré à part» qui met à la disposition de tous quelques souvenirs et quelques échos de la richesse dont il nous laisse héritiers.

Les textes et photographies réunis ici permettent de retrouver des points clés de ses intuitions, de ses prises de parole, de ses visions d'avenir si souvent en avance sur leur temps.

Nous espérons que chacun de ceux qui l'ont connu pourront trouver ici des traces de celui qu'il fut parmi nous.

Nous espérons aussi que ceux qui viendront pourront puiser dans ces réflexions et ces poèmes des éléments qui parlent à leur cœur et leur donne de connaître davantage les racines et les valeurs qui fondent notre association.

Ce sont elles qui nous permettent de rester toujours créatifs et ouverts, que ce soit dans les différentes formations ou dans la compréhension de l'évolution de la société et des soins.

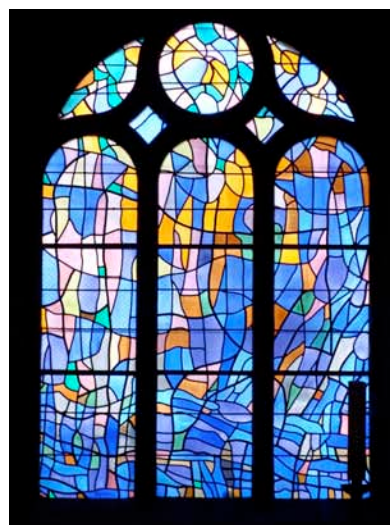
Outre le livre qu'il publia en 2006, «Ce qui remonte de l'ombre» ed. Bayard Christus, de nombreux textes et enregistrements sont

disponibles dans les locaux d'Albatros - Escal. La liste, qui s'enrichira encore par des documents venant de nos partenaires de formation, est jointe à ce fascicule en tiré à part.

Pour René-Claude, la recherche est cet espace qui nous permet d'avoir du recul sur les événements, de pressentir les évolutions de la société, de ne pas suivre, simplement, les mouvements de masse, les points de vue marqués par l'affectif ou par l'influence dominante des médias. Elle permet de refonder nos actions sur une réflexion solide. Elle permet d'hériter de l'acquis des générations précédentes qui ont affronté les mêmes problèmes existentiels, et de poursuivre plus loin le voyage. Elle permet à chacun de nourrir sa route et son accompagnement.

Nous ne devons pas reproduire simplement un système qui marche, chacun de ceux qui se sont reconnus dans l'esprit commun, doit pouvoir apporter sa couleur et sa richesse dans la vie associative.

Puisse, ce petit recueil, nous donner le goût de continuer cette route de découverte et de fécondité au service des personnes en fin de vie et de leur famille.



Verrière de Pontarlier
ville natale de René-Claude Baud

Un secret d'Éternité....

Nombreux sont ceux qui se demandent s'il existe une "vie après la mort". Dans la cadre de l'accompagnement, cette question me paraît particulièrement légitime, mais je ne suis pas certain qu'une réponse religieuse soit attendue par la personne en fin de vie ou âgée. Comme il ne s'agit pas de se croire obligé de dire quelque chose, ou de répéter de l'appris, il peut être honnête de répondre qu'on ne sait pas.

Comme il peut être honnête également, d'emporter avec soi cette question qui nous est posée, repérer où elle nous interpelle, quelle brèche elle ouvre dans notre quotidien. En ce qui me concerne, elle m'interroge sur ma vie actuelle, avant la mort, sur le sens qui l'anime jusque dans la souffrance et sur le niveau de conscience de ma propre mortalité. Y ai-je reconnu et accepté la mort comme compagne de vie?

Je souhaiterais que ces pages soient cautionnées par l'appel (ou la réalité) d'une expérience possible à toute personne : la mort ne peut pas être matérialisée comme le terme d'une vie biologique arrivée à extinction, marquant un avant et (peut-être) un après, ouvert à tous les vents de l'imaginaire.

Je prends en compte le vécu comme le lieu privilégié d'un apprentissage alliant en permanence, pour ceux qui y consentent, continuité et transformation.

J'essaierai d'évoquer quel a été jusqu'ici mon parcours personnel : de désencombrement de l'inutile et du provisoire vers la bienveillance et la compassion. Le chemin souvent difficile et parfois nocturne qui n'est jamais terminé, est plus important que les premières lueurs de la ligne d'arrivée. Il est de toute manière une aventure magnifique.

Je tenterai de dégager les trois lois qui me permettent de placer la vie et la mort comme un continu d'attachement et de séparation. Je ne privilégierai aucune tradition spirituelle particulière (et donc aucun vocabulaire religieux) , conscient de toucher à un "tronc commun" inestimable dans lequel chacun peut puiser.



I) LES CHEMINS DE L'ÉVEIL

J'ai remarqué qu'il y avait souvent un événement fondateur qui inaugurerait dans une vie un processus de naissance : la découverte d'un amour qui vous reconnaît dans ce que vous n'êtes pas encore , mais aussi un imprévu qui vous éjecte de toute maîtrise, comme le deuil, le divorce, le handicap à vie... Aussi divers soient-ils, ces événements stoppent l'expansionnisme du moi et offrent la possibilité d'entrer en soi-même.

1°- La loi de responsabilité

Que je le veuille ou non, je suis tributaire de mes agissements passés.

- Dans la manière de respecter mon corps ou pas (alimentation, détente, prévention). Celui-ci garde en mémoire et emmagasine les données, autant les violences subies que les moments d'harmonie.

- Dans mon art de vivre, toute action a forcément des conséquences pour moi et les autres .

- Ce que je fais ou pense aujourd'hui s'articule sur mon passé et aura des répercussions sur le futur.

Face à cette réalité incontestée de la continuité d'une vie commune à toutes les initiations, deux attitudes opposées sont repérables;

a) L'inconscience - basée sur une conception ponctuelle et individuelle de la liberté : faire ce qu'on veut, quand on veut, avec qui on veut. Mentalité encore dominante par manque de repères éthiques et priorité donnée par l'individu à son autonomie. Tendances à répéter les comportements acquis, rester dans un cadre de sécurité.

b) La prise de conscience de sa responsabilité qui crée un lieu fort entre passé et présent,

- en sachant tirer de l'expérience de la vie un enseignement profitable par la relecture du quotidien : connaissance de soi (émotions, affects, pensées) vie relationnelle (attachements, conflits, séductions). Cette relecture ouvre un espace de liberté intérieure, met la personne en situation d'activité ("travail sur soi") et de courage, de séparation des comportements anciens apparaissant maintenant comme obsolètes : protection contre la réalité difficile, stress devant l'imprévu.

- Continuité et changement ne sont plus opposés. Les images que j'ai de moi (ou que je veux me donner) s'émettent. Dans cette dynamique, le présent devient peu à peu le centre de l'être, le lieu unique de transformation et de croissance.

L'art de vivre et l'art de mourir s'éduquent mutuellement dans la même force créatrice.

2°- La loi d'une appartenance

Les fruits d'une solitude décidée et maintenue forcent à dépasser la dimension individuelle de la première loi de "responsabilité" et inaugurent des relations d'un autre type : la reconnaissance intuitive de ceux qui sont habités par la flamme intérieure de l'éveil. L'expérience parfois douloureuse de se sentir étranger au milieu des siens, s'ils continuent à enfermer dans les images du passé celui qui n'est plus un proche, est effacée par l'ouverture d'un large champ de rencontres : d'un échange de regard avec un (e) inconnu(e) dans le métro, jusqu'à la naissance d'une amitié durable, la palette est très diversifiée. Mais dans tous les cas, cette relation n'est pas engluée de dépendance, elle n'est pas vécue comme un besoin de présence physique, elle ne demande pas à l'autre d'être différent(e), elle n'est pas liée à un résultat.

Ce fut pour moi une expérience étonnante de découvrir mon appartenance au-delà des repères sociologiques ou institutionnels. Ma nourriture quotidienne m'est offerte par la générosité de la vie dans ce pain d'une humanité logée au creux de tout être et offerte à mon regard (s'il est suffisamment libéré des emprises du moi) et à ma gratitude.

3°- La vulnérabilité ou la loi de «compassion»

Fort de cette appartenance vécue au quotidien, la capacité m'est donnée de dépasser les apparences et de ne pas limiter la réalité de l'autre à ce qu'il me montre de lui. Cette troisième loi de mon humanisation est particulièrement importante dans le vécu de l'accompagnement. Je suis convaincu que le désir secret de la personne en fin de vie est d'être reconnue comme un être humain à part entière, dans le centre de son intime qui ne se révèle et n'est reconnu que par celui qui l'habite également. Hors de cette réciprocité, l'accompagnement ne peut causer que déception, tristesse et souffrance.

Au fur et à mesure que les fibres serrées du moi se distendent et que les images cèdent le pas aux réalités de la vie, le fond de l'Être cesse d'être prisonnier de son geôlier et peut se manifester - sa fragilité est de pouvoir être touché par la souffrance des autres, sa force est d'être capable de s'immerger dans les multiples figures de l'homme blessé.

La compassion est cette expérience d'une relation unique et gratuite qui ne se mérite pas, n'a pas de projet sur l'autre, n'attend pas de résultats visibles et reste ouverte à ce qui peut advenir. Je ne connais pas de meilleure évocation de la compassion que ces deux mains, celle d'un homme et celle d'une femme, du tableau de Rembrandt "Le fils prodigue"; le père unifié dans son intelligence et son cœur offre toute la richesse de son être intérieur à celui qu'il reconnaît toujours de sa race. C'est un regard difficile à offrir au quotidien qui s'éclaire dans la patience.



II) HABITER L'ESPACE TEMPS DU MONDE : vers la troisième dimension.

Ce parcours qui, je l'espère, n'est pas terminé, n'a rien d'exemplaire. Je suis persuadé qu'au-delà de la diversité des situations, l'éveil de l'être passe par les mêmes étapes de croissance et se paie du même courage à vivre dans la patience. Il s'agit d'un même séisme plus ou moins violent : la délivrance des oppositions habituelles sur lesquelles sont bâtis tous les édifices de l'éducation sociale qui extériorisent l'individu et l'empêchent de découvrir au fond de lui les semences d'une vie propre encore à naître. Une expérience nouvelle ouvre sur une résolution des contraires dans une réconciliation.

Je commencerai par énumérer les principales.

•1 Corps - Esprit

L'expérience du corps de l'autre comme lieu privilégié de révélation de la Présence qui l'habite. Cette révélation est tellement forte que j'ai parfois le sentiment fort d'être devant ce qu'on appelle communément le "sacré".

•2 Visible -Invisible

Plus largement, le monde visible dans son ensemble peut-être le lieu de contemplation d'une réalité invisible : à qui sait s'arrêter pour la regarder, la nature évoque fortement le mystère de la vie et de la mort dans la continuité et le changement.

•3 Relation - Solitude

Une relation ne saurait s'enfermer dans les limites d'une présence physique nourrie par les sens (regards, toucher, voix, odeurs). Je peux emporter l'autre dans ma solitude, revivre ce que nous avons vécu, entendre à nouveau le son de sa voix, le remercier de sa confiance.

•4 Avoir - Être

L'opposition avoir-être est fréquente dans les milieux du "travail sur soi". Certes la fascination de l'avoir (ou du désirer avoir) est souvent dévastatrice. Mais les biens reçus peuvent être aussi partagés. Le matériel a le pouvoir de recevoir et d'exprimer les sentiments du cœur.

•5 Particulier - Universel

L'expérience d'être unique pour quelqu'un (cela n'a rien à voir avec un attachement exclusif) , issue d'une relation où chacun a reconnu l'autre habité d'une Présence, découvre dans le particulier une dimension universelle d'humanité commune. L'accompagnement qui met face à face deux individus particuliers se comprend alors comme médiatisé par une humanité commune sur laquelle chacun greffe le sens de sa vie .

•6 Présence - Absence

Lorsque l'aimé vous est arraché, souvent dans la violence, sa présence physique disparaît à jamais . Peut venir le temps où la réalité de l'amour de l'autre dans une histoire commune est plus forte que le chagrin de son absence. La séparation n'a pu détruire la relation d'amour. L'aimé n'est plus celui qui est pleuré et devient présent autrement.

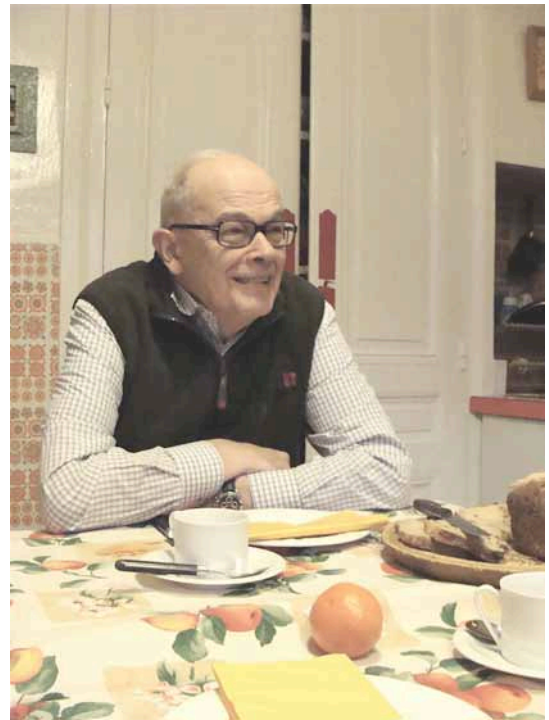
•7 Ici-bas - Au-delà

L'expérience de l'acceptation du provisoire de toutes choses permet de ne pas être pris dans les filets de l'immédiat et de poser quelques pitons sur la paroi lisse du temps qui passe. Spectateur ébloui des étapes d'une naissance commencée mais jamais achevée, j'ai découvert ce pouvoir merveilleux d'assister à l'inauguration de relations qui ont la force de résister à l'absence physique, parce qu'elles ne se nourrissent pas d'elles mêmes. La mort elle même ne peut pas entamer ce qui est et reste vivant envers et contre tout.

J'appelle "expérience spirituelle" la troisième dimension qui permet de sortir des dualismes qui tuent l'humanité dans l'homme.

CONCLUSION :

Voici donc comment j'ai pu décrire l'envers de la tapisserie de ma vie inachevée.



En tant qu'expérience, l'endroit est indicible, hormis le ton de la confidence offerte. L'échange de parole devient alors partage de secret.

À l'intention de ceux qui se sentent proches de l'expérience que j'ai tenté d'évoquer, j'offre en fin de texte l'endroit de la tapisserie en joignant en annexe trois poèmes :

- Voie Lactée

- deux poèmes que j'ai reçus à ce jour des personnes avec qui je partage depuis plusieurs années la même âme. (Disponibles à Albatros en consultation)
Ce qu'on appelle communément "l'ici-bas" est "l'espace-temps" limité offert à chacun de nous pour utiliser l'héritage reçu à faire germer son individualité. L'espace relationnel et la continuité du temps sont offerts à l'esprit de l'homme pour choisir sa vie et y inscrire du sens.

Je peux affirmer la réalité des transformations intérieures, du labourage des pertes ; le moi s'émiette , non sans protester, mais il est obligé d'assister à la lente germination de son être. La mort physique sera le moment de l'éclatement des limites, la sortie définitive du monde des images, mais pas l'arrêt de ce qui était en cours de gestation.

Le présent a pris trop d'importance dans ma vie pour que je sois tenté d'imaginer son au-delà. La réalité est une dans l'articulation de ses deux faces visible et invisible. Les vivants ne forment qu'un seul peuple, tous responsables de l'humanité de l'homme, dans la liberté des voies et la maintenance des liens.

Sans doute que bien des événements m'attendent encore, je préfère la surprise au savoir.

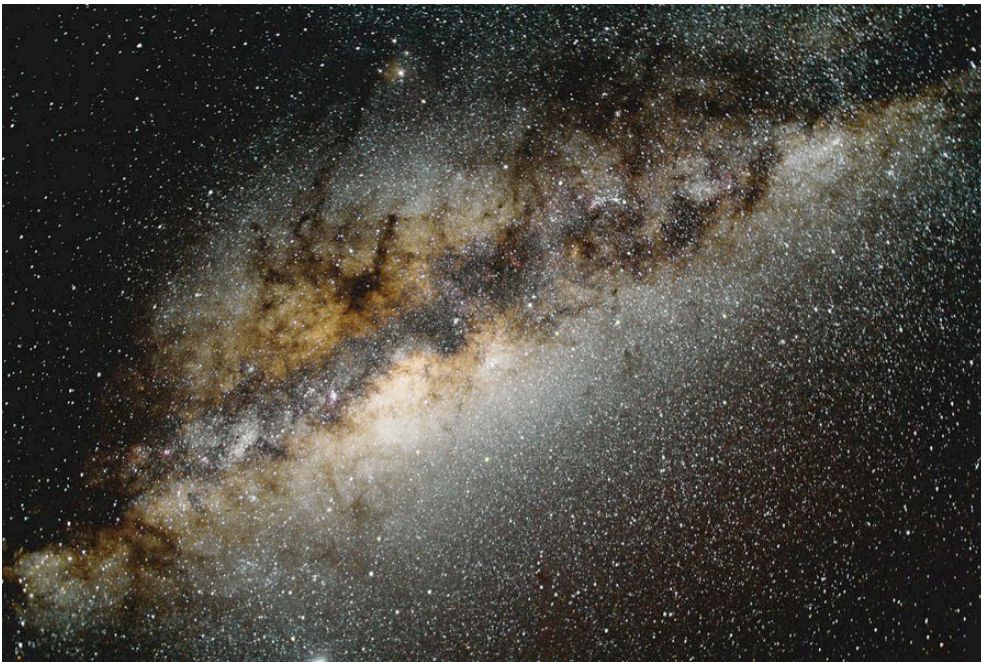
René-Claude BAUD
Août 2004 Albatros.

Voie Lactée

Lorsque nous nous sommes rencontrés dans un don d'imprévu
Et que, tels deux voiliers aux ailes blanches
Nous avons marché sur les eaux bord à bord
Portés par l'immense force de profondeurs invisibles
Et soulevés des mêmes mélodies du cœur.

Nous nous sommes montré sans honte les cicatrices du passé
Marquant sur l'étrave la mémoire d'autres combats.
Qui peut comprendre que nous avons tissé ensemble
Une tunique pure et sans couture
Et que chacun se sentait plus fort en présence de l'autre ?

Chacun a repris route sur son chemin de vie
Mené d'un même pas vers les fragilités humaines
La distance et le silence n'ont pas limé l'esprit qui nous unit .
Après une dernière rencontre, nous nous perdrons peut-être de vue
L'un des deux sera enlevé par des souffles puissants
Et passera de l'autre côté du miroir...



Je voudrais te dire ma certitude que la mort
Ne menacera pas la beauté des dons reçus ensemble
Tu resteras unique, nous nous rendrons visite.
Nous continuerons à regarder ensemble la première étoile
Et à recevoir dans l'obscur le clin d'oeil de notre amitié

René Claude BAUD
Juillet 2004

La dignité parlons en !



«Les moins décents obtiennent de nous le plus grand respect.»

(Lettre de Paul de Tarse à la communauté de Corinthe)

Je n'ai aucune peine dans le contexte de laïcité à la française à me référer à cette affirmation de ma tradition judéo-chrétienne, pour la simple raison que l'emploi du «nous» se réfère à la réalité concrète d'un comportement commun à une communauté qui tourne le dos à un discours rationnel.

La réalité, c'est d'abord le constat qu'il y a au milieu de nous des personnes moins «décentes» que d'autres dans la diversité des situations de dépendance et de pauvreté. C'est ensuite que le groupe social leur reconnaît une place privilégiée qui engage la responsabilité d'une solidarité et l'exigence d'une contestation efficace de toute forme de rejet ou d'indifférence.

Encore faut-il que ces personnes acceptent ce regard de bienveillance et ne s'enferment pas dans la souffrance subjective de leur faiblesse.

Elles rejettent aujourd'hui avec raison une pitié qui les enfermait davantage encore dans «l'indécence».

Je rencontre souvent des personnes qui se sentent «déclassées» parce qu'elles ne répondent plus aux normes sociales de l'autonomie et sont habitées par la peur de la dépendance, de la déchéance physique et morale. Elles souhaitent disparaître avant qu'il ne soit trop tard et laisser à leurs descendants une image et un souvenir positif. Elles sont tombées dans l'au-delà de la relation, ne peuvent plus se lier aux autres et, à fortiori, donner et aimer.

Mais il m'est impossible d'oublier qu'un homme, même coupé de la relation, peut être aimé en vérité. C'est là le point central de l'accompagnement. Je ne saurais oublier ces situations dramatiques du refus nettement affirmé de cette relation. Il y a des souffrances intolérables pour celui qui les endure ou inadmissibles pour les proches.

Au-delà de ce refus que je respecte mais qui me met dans un sentiment total d'impuissance et sans pour autant imaginer que cette dépendance puisse m'arriver un jour, j'ai honte d'appartenir à une société qui mise avant tout sur le paraître et qui ne suscite pas (encore) des indignations collectives.

J'apprécie encore plus la tradition qui m'a enseigné à désirer transmettre, jusqu'à mon dernier souffle, les richesses dont la vie me comble. Mon impuissance éveille et fait grandir ma propre dignité d'être homme et m'amène à ne comprendre cette dignité que dans la qualité d'une relation réciproque.

René Claude Baud 2007 Albatros



Ma joie serait grande si j'offrais au lecteur les mots pour reconnaître sa géographie secrète intérieure :

j'ai dû faire largement silence en moi pour dépasser ma pudeur et faire suffisamment confiance pour dire cette puissance de vie comblée de relations humaines qui fonde mon être, tellement forte qu'elle ne sera pas détruite par la mort.

En un mot, la mort n'a pas le pouvoir de tuer une relation entre des êtres qui s'étaient reconnus d'emblée de même âme. (page 152)

La vie m'a appris que je peux dans l'amour partagé faire commencer, inaugurer, un mouvement de vie qui ne pourra que s'amplifier jusqu'au zénith de l'éternité. (derniers mots, p. 162)

Particulier recherche des émerveillés....

Elle aime qu'on l'appelle la nuit la plus longue de l'an ; et c'est vrai qu'elle n'en finit pas de s'attarder dans la complicité muette avec le jour qui consent à attendre d'éclairer de sa lumière froide les contours du visible. Comme si elle souhaitait à tous le temps d'accueillir l'inattendu. Elle fait ce qu'elle peut, la nuit, pour que chacun retrouve l'art de son étonnement et laisse briller en lui des lucioles d'émerveillement.

Sous le mûrier témoin de mes jours, j'évoque les bonheurs de cet an qui aimerait tant se clore sur un merci, avant de mourir salué d'étincelles, comme un feu de joie qui éclaire en un instant, dans l'excitation des branches de sapin, la ronde des visages de tous âges illuminés de beauté et d'enfance. En cette nuit d'exception, ils sont tous là les êtres que j'aime et qui m'ont aidé à vivre debout. Je bénis chacun d'un geste d'éternité.

Sur l'écran géant du ciel chacun s'arrête un instant , nimbé de beauté offerte, de connivence d'âme et de la chaleur d'une confiance. Je sais maintenant que l'homme abrite en ses eaux profondes une bonté plus réelle que les tempêtes de surface. Qui pourrait entendre en cette nuit cette parole insolite, aussi fragile qu'une flamme dans le vent ?

Dans son silence habité d'ailes, les discours et les certitudes s'éclatent de ridicule comme des baudruches enfarinées, les grisailles de la violence et de l'exclusion baissent un instant leur garde d'acier.

J'aimerais partager cette nuit avec quelques bergers et leur âme habitée de solitude qui n'ont jamais laissé disparaître l'étonnement dans les maillages de leur quotidien. Parce qu'ils n'ont jamais lâché la main de l'enfant qu'ils ont été, ils sont capables d'accueillir l'inouï et de s'émerveiller que dans ce monde en déclin puisse naître un nourrisson en qui tout reste possible.

Si je les rencontre, nous danserons sur la terre gelée et ferons fête à cette trouée de lumière qui déchire un instant la nuit de son chant inespéré, dans une tessiture de paix plus forte que toute peur.

Ode au 24 décembre
R. Claude Baud - Albatros



Les chemins de la compassion....

Extraits d'un texte écrit en juillet 1999, et dont la version définitive est parue dans la revue ignatienne Christus. Cet écrit est une parole personnelle adressée à des lecteurs partageant un ressourcement dans la même «tradition spirituelle». L'intégralité de l'article avec les références bibliographiques est disponible à Albatros.

« Sur tes remparts, Jérusalem, je prépose des veilleurs tout le jour, toute la nuit sans cesse ils ne se tairont pas » (Isaïe 62,6)

Comme l'écrivain TERTULLIEN à propos de la patience «*Il y a quelque témérité de ma part, si ce n'est même de l'impudence à prendre le risque d'écrire sur la compassion, moi qui suis tout à fait incapable d'en faire preuve* (1).

Le témoignage que je peux donner s'inscrit dans un large champ d'humanité dont je me sens riche aujourd'hui après vingt ans passés avec des patients en fin de vie, leurs proches, des soignants et des bénévoles. Dans le cadre de l'association «ALBATROS »(2) où je suis responsable de la formation, je suis témoin d'une germination d'âme des personnes au contact de la mort et du deuil; elles touchent tôt ou tard aux limites de leurs sentiments et de leur désir d'aider et sont entraînées dans une expérience intérieure neuve dont elles ne sont plus les seuls acteurs.

Mon chemin n'est guère différent: au début de ma vie professionnelle soignante, je me sentais fort d'un intérêt et d'une sympathie envers les patients; il m'arrivait souvent d'éprouver un sentiment chaleureux à leur égard. J'avais appris à reconnaître leurs besoins et à écouter leur souffrance. Et pourtant mon désir d'aider se heurtait parfois à une froideur intérieure, comme si la force d'amour était bloquée en moi, incapable de s'exprimer. Je ne trouvais pas en mon cœur les lames de fond pouvant offrir une bienveillance durable à tous ceux qui souffraient dans leur corps et leur esprit; les barrières étaient là, bien présentes: les odeurs, les visages fermés, la maigreur, la désorientation, et je n'étais pas préparé à les traverser.

Pour la première fois de ma vie, j'étais confronté à ma propre impuissance devant les souffrances des autres. L'infirmière de nuit n'avait pas de prescription pour soulager les douleurs aiguës, l'insomnie ouvrant grandes les portes de l'angoisse. Tout ce que j'avais appris ne me servait à rien devant des détresses auxquelles je ne pouvais échapper; les faux prétextes pour partir ailleurs, les mots faciles d'encouragement se révélaient des attitudes inacceptables pour un soignant: la sincérité fut pour moi la porte

d'entrée vers une autre manière d'être avec l'autre. Mais il me fallait apprendre rapidement les formes d'une présence impuissante et silencieuse: risquer mon corps, mon regard vers celui du patient, mes mains vers ses mains et me laisser éveiller à cette force d'amour cachée que je ne pouvais pas nommer encore, n'en connaissant pas la source ni le chemin.

La première partie de cet article essaiera de relire mon itinéraire professionnel d'accompagnant, vécu comme une Pâque dirigée vers la solitude de la montagne Horeb et qui m'a ouvert à une connaissance intime et renouvelée du Christ des Ecritures. Une deuxième partie exprimera mon bonheur à me nourrir de la spiritualité ignatienne et à me rattacher à l'étonnante et ininterrompue tradition européenne de la compassion. Je montrerai enfin que les soins palliatifs sont une résurgence spirituelle, sûre et inventive, de cette histoire chrétienne qui n'a jamais pris son parti de la souffrance des « pauvres de Jésus-Christ ».



I - LA RELECTURE D'UN ITINERAIRE OU LE CHEMIN DE LA GRATITUDE

J'avais peu à peu pris conscience que ma vie ne pouvait être réduite à un « *pour autrui* » sur lequel j'avais orienté mes études et une première

responsabilité d'aumônier en milieu scolaire. Le patient attendait de trouver en face de lui quelqu'un qui existe en lui-même. La seule réalité qui a résisté au rude choc de l'accompagnement des mourants fut celle de mon identité propre. Une évidence me portait et nourrissait mes nuits d'hôpital: l'amour et la bonté constantes offertes à chaque étape de ma vie, à travers de multiples visages, familiaux d'abord, amicaux ensuite, et d'événements apparemment fortuits survenus au bon moment; conscient de cette richesse rare pour laquelle je n'avais aucun droit d'accès, j'étais habité par une gratitude immense comme si j'avais été protégé des embûches de la vie. Dans le silence des allées et venues de couloir qui me permettaient de vaincre le sommeil, je regardais en moi ces visages multiples, leur regard qui m'avait permis d'être qui je suis devant eux, capable et digne d'être aimé et de grandir.

J'étais conduit tout naturellement vers une grande sympathie et bienveillance vis-à-vis de mes proches et emmené vers des cercles de plus en plus larges englobant ces patients - un derrière chaque porte - en lutte contre la maladie. Je trouvais alors en moi l'énergie intérieure pour désirer tout le bien possible pour chacune de ces personnes.



Les grâces de la louange

Il m'était donné un nouveau regard qui traversait la maladie physique et ses symptômes, savait s'arrêter sur les forces de vie et de beauté qui attendaient de naître. Aux premières lueurs de l'aube, je bénissais cette journée nouvelle, je me réjouissais de cette trame invisible qui enveloppait chaque être. J'étais surpris de trouver en moi une tolérance, une patience, une compréhension qui ne m'étaient pas naturelles. Je bénissais ce lieu de pardon où venaient s'échouer doucement mes

ressentiments et mes déceptions; une résonance intérieure de prière sans mot me procurait la paix et la sérénité. Je bénissais ce lieu où les forces invisibles de la vie tenaient tête à la souffrance et à la mort. Je me sentais relié mystérieusement, au-delà des distances et parfois même de la mort, à un univers, invisible mais réel, dans lequel les autres et moi pouvions nous rejoindre, nous aimer et nous aider.



Ce qui me séparait des patients c'est-à-dire la santé, l'activité, le statut professionnel, s'effaçait dans la conscience claire d'être en présence d'un frère en humanité: l'un et l'autre de condition mortelle, habités de la même peur de souffrir, aspirant au bonheur. Chaque rencontre m'offrait la possibilité d'une reconnaissance intérieure de cette fraternité souterraine. Occasion fugitive, attendue mais imprévisible: il n'était pas en mon pouvoir de la déclencher, j'avais pourtant la responsabilité de ne pas la manquer⁽³⁾. J'ai vécu le poids de cet instant merveilleux où l'autre, dans une confiance infinie à mon égard, se donnait parfois à voir et à entendre dans le mystère de son être et de son histoire.

C'est à l'hôpital que j'ai vraiment compris l'insistance de Paul de TARSE à saisir l'occasion:

« Sachez tirer parti de la Période présente » (Cor. 4,5) qui reprend la parole d'Isaïe (49,8) : « Au moment favorable je t'ai exaucé » (2 Cor. 6,2). Echo précurseur de l'enseignement oral du prophète Jésus: « Restez éveillés car vous ne savez ni le jour ni l'heure » (Marc 13,33). C'est au lit des patients et des personnes âgées que j'ai commencé à comprendre la fonction prophétique du « veilleur » : il ne s'agit plus d'un amour « qui veut se sentir aimant faisant le bien et jouissant de la reconnaissance éperdue qu'il mérite » mais « L'amour juste au moment juste ».⁽⁴⁾

Lorsque cette grâce d'un instant n'était pas donnée - et cela était fréquent - je n'éprouvais aucune déception: il y a une forme de grand respect à ne pas encombrer l'autre de son propre désir (besoin ?) d'aider et de soulager: d'autres sont présents sur le terrain du soin et peuvent être choisis eux aussi. Je devais être au clair sur les raisons de ma présence: ce n'était pas un manque affectif ni le besoin de soutenir quelqu'un. Je ne me suis jamais pris pour un sauveur en mal de porter sur lui toutes les souffrances du monde ; je n'étais pas impatient que quelqu'un m'appelle au secours ; je ne me suis jamais senti indispensable sur le chemin d'un autre, je n'ai jamais promis ma présence dans les derniers instants. Les horaires et le cadre professionnel posaient les indispensables limites de ma présence et de mon absence.

Ma vie en communauté, la prière individuelle, quelques amitiés fortes, m'ont offert constamment une nécessaire distance vis-à-vis de la souffrance des autres et la possibilité d'une parole. Je n'ai jamais été victime de la commisération ni de l'indifférence; mes souterraines transformations du cœur ont toujours été respectées et reconnues: j'ai pu dire toutes les richesses dont la vie m'avait comblé et j'ai été encouragé à livrer cet intime qui m'envoyait vers l'inconnu, mon frère. Pendant de longues années *mon « étoile du berger »* fut la règle des Diaconesses de Reuilly qui, dans sa puissance d'évocation symbolique, savait offrir des mots à mon expérience, et une inspiration aux bénévoles d'ALBATROS:

« Si le travail provoquait nos ambitions et nos vanités, s'il se vidait de compassion et de paix, s'il ne grandissait ceux que nous servons, nous perdriions nos jours » (p. 45)

« Lourde comme une femme en travail, attendons la délivrance *Jl* (p. 51)

« La maladie est révélatrice d'amour et de compassion, elle devient une grande expérience de vie » (p. 113)

L'accompagnement des personnes en fin de vie a opéré en moi comme une déchirure bénéfique qui a libéré des forces d'amour plus profondes que celles du cœur que je ne soupçonnais pas ; une onde de choc envahissant tout mon être d'une immense et illimitée tendresse, éclosion douce et paisible, proche peut-être de ce que je savais de l'amour d'une femme pour son enfant, capable d'enjamber les frontières de la mort de l'autre.

La compassion du « Fils de l'homme »

De ce fait, la personne de Jésus de Nazareth me fut révélée sous une lumière nouvelle à travers des textes pourtant connus et médités: un homme qui laisse monter dans son corps les émotions de ses profondeurs, invente le regard, le geste et la parole justes au bon moment. Les foules fatiguées ou découragées, les malades et les handicapés n'éveillent pas une pitié passagère; son amour n'est pas envahissant: en s'adressant au désir, il laisse place à leur parole: « *Que désirez-vous que je vous fasse?* » C'est cette parole appelant la vie, au cœur même de la souffrance qui éveille une compassion qui est elle-même rencontre: « Toi qui es ému aux entrailles pour nous » (Mc 9,22).

Je me suis senti proche de ce « *fil* de *L'homme* » qui m'encourageait comme un frère à persévérer à sa suite dans cette voie. La règle de Reuilly me confirmait encore : « *Persévère à la suite du fils de L'homme et partage sa compassion pour toute créature* ». Je ne pouvais plus alors limiter ce don aux seuls patients, il était envoyé à l'extérieur .



Ainsi, l'accompagnement des mourants fut pour moi une école de purification du cœur et de libération d'une humanité qui dormait au fond de mes entrailles. La même attitude compatissante me fut donnée auprès des endeuillés non préparés le plus souvent à la perte d'un proche, minés

parfois par les regrets ou la culpabilité. Au prix d'une vie intérieure exigeante, c'est le même regard qui m'est donné; leur confiance envers l'inconnu que je suis à leurs yeux, leur aptitude à exprimer leur détresse ou leur désespérance réveille en moi une admiration émue. Comment ai-je pu être délivré de l'appréhension de ces rencontres, je ne saurais l'expliquer. Mais cet acquis reste fragile: il suffit que, repris par le visible immédiat, j'en arrive à oublier ma condition de mortel et le provisoire de toutes choses et des êtres créés, pour que cette grâce s'évanouisse.

.../...

Au contact des patients en fin de vie et de leurs proches, le sentiment d'impuissance m'a fait prendre la mesure des limites d'un idéal: j'ai pu échapper au découragement et à la tentation d'abandonner pour accepter d'être « ce *pauvre qui n'a plus à offrir à Dieu que ses mains vides* ». Je me sens de cette famille spirituelle qui a découvert le sacré là où elle ne l'attendait pas et mené dans l'humilité un combat pour la justice et l'amour entremêlés (7). La compassion qui m'a été donnée est sortie maintenant du champ de l'accompagnement.

../...

Ce panorama rapide serait incomplet si je ne mentionnais le vaste mouvement de réflexion et d'action d'infirmières qui, en protestation contre les pouvoirs technologiques de la médecine, ont su retrouver les chemins d'un soin compatissant; la prise en compte des besoins de la personne malade et de son entourage familial(18) a fait surgir une qualité de soin compatissant appelé outre-Atlantique le « caring »(19).

.../...

Le fondement spirituel du « caring » n'est plus exprimé en termes religieux, c'est « une foi intérieure » sous-jacente à la relation du soin. Le «caring» se donne par ceux et celles:

- qui prennent soin des moments précieux de leur vie ... , de l'amour et des amis dans leur vie,
- qui sont conscients de la fragilité et de la valeur indéniable de la vie,
- qui savent qu'on ne peut pas toujours guérir, qui acceptent de ne pas pouvoir changer l'irréversible, mais qui font la différence en prenant soin de l'autre,
- qui deviennent émerveillés par la vie,
- qui ont appris à laisser aller et (à) lâcher prise(19) .



CONCLUSION : Un esprit pour demain

Cette attitude profonde et continue d'espoir face à soi-même, au patient, à sa famille et aux ressources des soignants se répand peu à peu dans les milieux de soins. Le lecteur ne saura être indifférent d'apprendre ici que dans l'étape terminale de sa vie il pourra, s'il en exprime le désir, être écouté et secouru par des professionnels capables d'entrer avec lui dans une relation de compassion véritable. C'est le désir secret de tout homme, qu'il croie au ciel ou qu'il n'y croie pas, c'est un appel qui parfois est un cri comme celui d'un jésuite âgé qui, menacé de perdre la parole, confiait à son ordinateur :

«Je cherche quelqu'un parmi mes compagnons valides qui puisse être le compagnon intime avec qui je puisse communiquer comme par sympathie quand tout moyen d'expression aura disparu. Car j'ai peur de rester seul au milieu de gens dévoués et gentils, même fraternels, mais qui restent tout de même étrangers à mes difficultés. Il ne s'agit pas d'être à toute heure à ma disposition mais de veiller sur moi avec une attention particulière, être celui à qui je peux m'abandonner, parce qu'il devine ce que je ne peux plus dire ... »

**René-Claude BAUD Jésuite,
aide-soignant hospitalier de nuit retraité,
formateur en soin palliatif**

Le don d'un printemps pas ordinaire...



Quelle est donc cette force inattendue
Qui quête au plus creux de toi
Une alliance ?

L'ai-je déjà rencontré
Cette force qui quête le meilleur
Au plus creux de toi ?

Quel est donc ce guetteur vigilant
Qui attend au plus obscur de toi
Une aurore ?

L'ai-je déjà aperçu
Ce guetteur aux yeux ouverts
Qui attend l'aube au plus obscur de toi ?

Quel est donc ce pèlerin patient
Qui cherche au plus profond de toi
Une source ?

L'ai-je déjà croisé
Ce pèlerin aux mains ouvertes
Qui chemine au plus profond de toi ?

Quel est donc ce mendiant discret
Qui aime, au plus transparent de toi
La faiblesse ?

L'ai-je déjà accueilli
Ce mendiant aux pieds nus
Qui sourit au plus transparent de toi ?

Quel est donc ce joueur de flûte souriant
Qui demande au plus léger de toi
Une chanson ?

L'ai-je déjà entendu
Ce joueur de flûte aux yeux clairs
Qui danse parfois
au plus émouvant de toi ?



René-Claude Baud

Mourir quéri...

Transcription d'une intervention orale Forum «Santé globale, médecine plurielle»- 2008



Je suis riche de l'héritage d'une grand-mère qui m'a appris que tous les remèdes étaient dans la nature et qui me les faisait découvrir. J'ai vécu dans une société humaine solidaire: quand une épreuve arrivait, c'était toute la

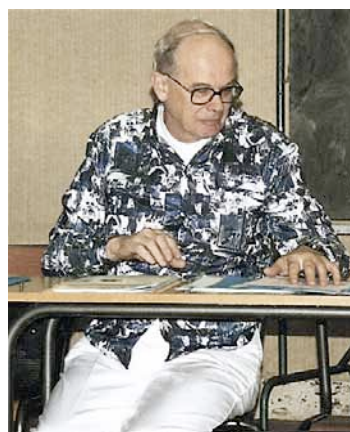
communauté qui partageait et aidait. Dans cette société, la mort était intégrée.

Je suis inquiet aujourd'hui de voir que le tabou de la mort continue à être très vivace. Beaucoup de personnes ne se sentent pas concernées par cette allergie sociétale à intégrer la mort, comme moi je l'ai intégrée de manière initiatique. Question-test : combien ont choisi une personne de confiance selon l'indication de la loi Léonetti de 2005 ? Cette loi non seulement n'est pas connue, même par les médecins et les soignants, mais n'est pas appliquée. C'est une démarche écrite, signée et datée qui prévoit que, s'il nous arrivait de ne plus pouvoir exprimer nos propres volontés, dans un contexte de réanimation par exemple, nous déléguons quelqu'un pour signifier officiellement à la médecine notre refus d'un acharnement thérapeutique. Ce n'est pas parce qu'on signe, qu'on fait venir la chose. Mais on est quelque part dans une mentalité pré-logique, comme dit Lévi-Strauss, qui fait que, si on ne pense pas à quelque chose, elle n'existe pas. C'est pour cela qu'il y a des mots qui sont socialement et politiquement incorrects. Pourtant cette loi porte en elle la possibilité de parler de la mort.

Une de mes amies dit dans une interview: « Ils vivent comme s'ils n'allaient pas mourir et meurent comme s'ils n'avaient jamais vécu. » Effectivement, durant mes quinze ans de vie professionnelle à l'hôpital public à Lyon, j'ai rencontré un tas de gens qui ne mourraient pas, parce qu'ils n'étaient pas nés. Jusqu'au bout, ils se scotchaient sur des examens, sur des résultats, sur des chimiothérapies, sur des espoirs. La famille tombait dans le même piège de la toute puissance médicale. On parlait toujours de ça, mais on n'utilisait pas le temps qui restait, qui parfois était court, pour se dire des choses, des sentiments qu'on n'avait jamais exprimés. D'où le pouvoir très fort des regrets quand la personne décède: « Ah, si j'avais su je lui aurais dit ceci, je lui aurais dit cela ». Dans l'association Albatros, qui a, comme la plupart des associations, un service d'aide aux endeuillés, j'ai remarqué que les regrets après le décès étaient au moins aussi lourds à porter que le deuil lui-même. On rate l'occasion, c'est Elisabeth Kübler-Ross qui nous l'a appris il y a trente ans. Utilisons le temps qui reste positivement, et non simplement comme une attente de l'impossible.

Dans l'apprentissage spirituel jésuite, il y a ce que nous appelons dans notre jargon, mais ce n'est pas un bon mot, l'indifférence: «Ne vous mettez pas dans l'idée que vous ne serez jamais malade ». Il m'est demandé de garder la même distance intérieure par rapport à la santé que par rapport à la maladie, en sorte que si la maladie arrive, ce ne soit pas ma vie qui s'effondre. C'est valable pour la richesse et la pauvreté, la bonne et la mauvaise réputation, etc. C'est cette capacité de maintenir en soi l'éventualité, la virtualité des deux contraires. Cela me paraît un outil qui est un remède contre la fragilité. Ne vous habituez pas à ce que vos enfants restent à la maison tout le temps. Ne vous habituez pas à ce que votre compagnon ou votre compagne soit là ad indefinitum..

J'entends encore les paroles de mon père, il avait 85 ans à ce moment-là, disant à ma mère au petit-déjeuner: «Quel est celui des deux qui va partir le premier? » Je trouve cette sagesse merveilleuse. Ils intériorisaient l'éventualité réelle que l'un partirait et laisserait l'autre. J'ai débarqué en deuxième carrière, d'abord comme agent de service à l'hôpital car je n'avais aucun diplôme. J'ai dû apprendre le métier de soignant. Cela me paraît important de commencer par là parce que je me rends compte que la croissance et la reconstruction passent par une étape de déconstruction, du moins cela a été le cas pour moi. J'ai dû désapprendre tout ce que je savais. Dans ma tête, je savais beaucoup de choses mais ce n'était plus opératoire et c'était un poste tellement au bas de l'échelle que si j'en avais parlé, je n'aurais intéressé personne.



Donc quinze ans de silence à me laisser former, à m'apercevoir qu'à mon insu, et c'est un des messages que j'aimerais laisser comme antidote à la prise au sérieux de soi, ma croissance intérieure s'est faite à mon insu.

C'est pour cette raison que l'éditeur de mon livre a choisi comme titre: « Ce qui remonte de l'ombre ». Je

ne peux pas dire que je me dois ce que je suis devenu. Cela a été l'intériorisation d'une expérience dans la fatigue physique, dans un sommeil qui n'était jamais rattrapé, dans la perte de mes repères. Une force travaillait en moi à mon insu. Je ne suis pas dans la causalité de ma croissance spirituelle. J'ai noté quelques repères sur le chemin de ma spiritualité. Je voudrais insister davantage sur la route que sur l'arrivée, sur le chemin que sur la maison où il mène.

Il y a d'abord la générosité de la nature, sa richesse illimitée, sa bienveillance qui est là, qui nous aime et qui nous donne généreusement sans rien demander en échange, sinon peut-être d'être respectée.

Puis il y a la découverte de la merveille du corps. Si je n'étais pas si âgé, je crois que je serais peut-être médecin simplement pour le plaisir de découvrir la complexité et l'intelligence de ce corps, sa capacité d'adaptation, ces cellules qui se remplacent, l'homéostasie, enfin tout un tas de choses que je découvre par curiosité. Le corps humain est merveilleux, pourtant pendant sept ans, je l'ai caché sous une soutane. Pour émerger d'une énergique pédagogie de censures et d'interdits et parvenir à une humble mais réelle liberté dans mes rapports avec mon corps, il m'avait fallu des années de tâtonnement jalonnées de joies et d'erreurs. Il m'avait fallu m'avouer à moi-même la présence, cela m'est arrivé à quarante ans, de la puissance de ce corps. Il m'avait fallu reconnaître ma sensualité, oh le vilain mot, sa nature, comment elle joue, quelle place elle tient dans toutes mes rencontres. Il m'avait fallu apprendre à oser tendresse et préférence, vaincre la peur de les vivre et de les signifier, de les donner et de les recevoir. C'est tout à fait typique d'un chemin de libération, mais qui fait que je me considère comme un résilient, pour parler comme Boris Cyrulnik.

Il m'arrive souvent de rester en contemplation devant un nouveau-né. Il y a tout: les gènes, l'hérédité, les facteurs de croissance, etc. Je suis émerveillé de ce regard de maturité de l'enfant qui apporte encore quelque chose du pays de son âme. C'est merveilleux un regard d'enfant. Malheureusement cela décroît. L'admiration fait partie de mon paysage intérieur et cela ne mourra pas, c'est certain.

Un troisième élément, c'est d'accepter de prendre de l'âge. Les Américains, qui veulent toujours mettre des numéros, ont traduit les unités de changement de vie en chiffres. Je donne quelques exemples car c'est intéressant à exploiter. Les unités de changement de vie sont des temps de plus grande fragilité qui demandent qu'on se ménage. Problème avec la belle-mère: 29 points. Départ en retraite: 45 points. Changement majeur des habitudes alimentaires: 15 points. La mort d'un conjoint, le seul être au monde qu'on a choisi: 100 points. Le divorce: 73 points. Tout

changement d'état de vie fragilise car il porte avec lui une part de deuil, de transition, de nouveaux repères à inventer. Donc, je me ménage pendant ces temps de transition, c'est une question de sagesse personnelle. J'apprends à écouter mon corps.

Un autre point est de prendre de la distance par rapport à la médecine. Remonter à la causalité d'une maladie n'a pas beaucoup d'intérêt. Ce n'est pas parce qu'on a trouvé la cause qu'on est guéri.

Le dernier point, je l'appellerai la vigilance à nourrir notre être intérieur. Ouvrir les yeux, ce n'est pas seulement l'esthétisme du rapport à la nature, c'est que notre corps physique, psychologique et spirituel a besoin d'être nourri de beauté, de bonté. Dans les périodes de stress, je vais spontanément du côté de la poésie, du côté des contes. Je redonne de la place à l'irrationnel, je sors de cette conception selon laquelle les riches s'enrichissent, les pauvres s'appauvrissent, le malheur tombe toujours sur les mêmes. Tout est possible. Je me remets en harmonie cosmique avec les animaux, les relations, les changements de situation. Cela a quelque chose à voir avec la vigilance à ne pas perdre de vue l'enfant que j'ai été, qui était lui aussi dans l'admiration.

Lié à cette pédagogie anti-illusion que j'ai évoquée, il y a ce que j'appelle le combat intérieur. Un vieil Indien expliquait à son petit-fils que, dans chaque être humain, il y a deux loups qui se font une guerre sans merci. Un loup représente la colère, la jalousie, l'orgueil, la peur et la honte. L'autre loup est la douceur, la bienveillance, la gratitude, l'espoir, le sourire et l'amour. Inquiet, le petit garçon demande: « Quel est le plus fort grand père? » Alors le vieil homme répond: « Celui à qui tu donnes à manger ». Notre liberté intérieure est sollicitée de l'extérieur de deux manières contraires. L'une qui prend des allures de bien, de mieux et qui en fait est trompeuse, car elle nous gonfle de culpabilité, ce qui sous couvert de bien - nous met dans la tristesse et la dépréciation de nous-même. L'autre qui ne cache pas la vérité: « Cela sera dur mais si tu veux, tu peux ». Alors lequel fait-on entrer dans sa liberté? Cela peut être l'un un jour et l'autre un autre jour. Une fois qu'ils sont entrés, ils ne repartent pas facilement, surtout quand on est rentré dans le cycle des comparaisons qui vont dans le sens de sa propre dévaluation. Je pense qu'aucun thérapeute ne peut aider efficacement quelqu'un à s'aimer, quelqu'un qui ne voit que ce qui ne va pas. Il aura beau lui mettre sous le nez des choses qui vont, il ne les acceptera pas. L'autre manière, il est vrai, prendra du temps. Il n'y a pas de recette. C'est de l'ordre de la détermination, de la décision, tout en ayant conscience de cette dualité intérieure permanente. Ce n'est jamais gagné une fois pour toutes. Paul de Tarse, ancien intégriste du 1er siècle, disait: « Le mal que je ne voudrais pas faire, je le fais et le bien que je voudrais faire, je ne le fais pas ».

Quand j'ai entendu intérieurement la voix, j'étais éducateur dans un collège expérimental. « Allez quitte tout ça » . Est-ce une illusion , est-ce que je fuis quelque chose sans m'en douter? Avant la décision, il y a un événement déclencheur dans une vie qui réveille. Le dernier joker, c'est la maladie. C'est triste à dire, mais ça fonctionne comme ça. J'entends les témoignages de personnes qui ont guéri d'une maladie ou d'un deuil : «Ça m'a réveillé, je ne peux plus vivre comme avant, les bavardages, les mondanités, c'est terminé. Je choisis les gens avec qui j'ai envie de partager quelque chose que je porte et qui me porte ». Je ne peux pas dire que c'est un témoignage général car tout le monde ne s'exprime pas, mais la liste des témoignages de ceux qui se sont réveillés, au point parfois de parler de seconde naissance, est impressionnante.

Le réveil s'est passé dans le secret d'une solitude, mais il débouche sur des décisions. Il y a un magnifique livre d'Alexandre Jolien, né avec un handicap. Un beau jour, il s'est réveillé: «J'en ai marre de jouer à l'handicapé, d'avoir le discours du handicapé, de faire des conférences de handicapé, je veux vivre, je veux être moi ». Il s'est mis à la philosophie. Son livre - La construction de soi - est un recueil de lettres qu'il écrit aux philosophes. Ce n'est plus le même homme.

Pour moi, cet événement déclencheur a été la rencontre des mourants. Avant même d'être à l'hôpital, je ne supportais pas ce regard d'appel angoissé qu'avait parfois celui qui n'avait plus que quelques heures à vivre. Je ne pouvais que fuir. Je n'étais pas prêt, cela m'aurait complètement démolé. En même temps, ce que j'avais vu, je ne pouvais pas faire comme si je ne l'avais pas vu. Je me suis laissé un peu tirer l'oreille, un an, deux ans et puis: « Ça suffit. Tu es un salaud si tu ne tiens pas compte de ce que tu as vu et entendu ». Je peux dire que pour beaucoup de bénévoles, c'est un événement de ce genre, souvent difficile à vivre, parfois dans la solitude qui a réveillé. Avant, on roupille, on est dans le clonage social de la répétition, de la recherche du pouvoir, de l'argent, etc.

J'ai rencontré cette année au moins trois ingénieurs brillants ayant créé leur entreprise, sans problème d'argent, avec de magnifiques enfants, qui ont tout stoppé. Ils sont partis pour Compostelle pour se refaire un cœur, une humanité dans la solitude et le manque de ce qui paraît absolument indispensable habituellement. Quelquefois, cela amène le divorce quand l'autre n'est pas aussi préparé à une évolution intérieure. On se réveille avec une nouvelle épaisseur d'humanité. Parfois ce qu'on a découvert, on ne veut pas le garder pour soi. On s'engage. Sur ce terrain fraîchement défriché, un projet de bénévolat va mûrir lentement, sans aller vers une acquisition de connaissance, simplement pour vérifier la capacité relationnelle, l'aptitude au silence, au langage non-verbal, c'est-à-dire rester en silence dans une

communication. C'est de l'ordre de ce qui ne s'apprend pas mais qui était endormi et s'est réveillé. Il se passe quelque chose qui est de l'ordre de l'ouverture.

Pour poursuivre avec mon itinéraire personnel, j'ai eu deux illuminations. Une au moment où j'ai été ordonné prêtre. L'évidence s'est imposée à moi comme une sorte de fulguration. J'ai compris que je n'avais pas besoin du langage religieux pour annoncer que l'homme a été créé pour le bonheur. Pendant des décennies, j'ai trop souvent constaté la lassitude provoquée par tous ces discours religieux.



La seconde illumination est plus récente. J'avais fait l'effort d'assister à une Vigile pascalle en traînant les pieds. C'était tellement ennuyeux que j'ai fui. Sur la route du retour, en pleine nuit, une sorte de certitude s'est imposée à moi: Et si la vraie réalité c'était l'invisible ? L'invisible du cœur, ce sur quoi on ne peut pas avoir de prise. La partie sacrée de l'histoire de l'autre que je ne connaîtrais que si je l'accueille. Et si le visible était le lieu d'apparition de cet invisible? C'était comme un gant qui se retournait brutalement. Cela m'a donné le vertige, car cela mène où? J'ai eu peur. Je n'ai pas à ma disposition des couleurs, des toiles, des pinceaux pour exprimer tout ça. J'ai une capacité poétique réduite. Tout ce travail pour qui? Il est bien certain que je vais être le bénéficiaire, que je vais connaître la paix, la joie, la sérénité, par alternance bien sûr, mais cette santé spirituelle enracinée dans mon corps, je décide de l'offrir à qui? La partager avec qui? Je suis solidaire de qui? Puisque je suis dans la fragilité, je ne peux pas m'engager de multiples manières, mais j'ai besoin de savoir qu'il y a des engagements multiples autour de moi.

Je vais citer en hommage au soufisme un petit texte de Khaled Bentounes sur le djihad. Ce n'est pas du tout comme on le croit un combat avec les armes. «C'est un

combat spirituel, difficile à mener. Il se livre dans tous les domaines, en protestation contre ce qui est et ce qui devient, en appui sur ce qui naît et qui devient aussi. »

Nous devons nous interroger: Qu'apportons-nous à l'humanité, en quoi le monde sera-t-il différent après notre mort? Quand nous travaillons pendant trente ou quarante ans de notre vie, à qui donnons-nous toute cette énergie ? Quel gâchis si nous en sommes les seuls profiteurs. Cette énergie sert-elle au bien-être de l'humanité ? S'il en est ainsi, tout acte devient prière, tout acte participe à cet effort.

Cela évite de se laisser envahir par le désespoir, la lassitude. Ce serait terrible de mourir avec ce pessimisme-là. Il y a un tas de choses qui se créent aujourd'hui dont on ne parle pas car ce n'est pas vendable.

Il faut faire naître à ce en quoi nous ne ressemblons à personne, prendre contact avec cette part unique de notre être, apprendre à nous regarder, comme l'auteur de la vie nous regarde, avec cette confiance que la vie nous accorde de nous faire naître. Apprendre à regarder l'autre du regard même de celui qui l'a créé, avec cette bienveillance, cette confiance, cette libéralité et ce respect de sa liberté. Je suis encore dans la phase de dire: « Je serais Dieu, j'aurais honte, je souffrirais de tout ce gâchis, de toute cette violence. Heureusement je ne suis pas Dieu ».

Mourir guéri? Guéri de quoi, guéri de ce qui m'empêche d'être présent à la Présence. Il y a une convergence formidable de toutes les spiritualités pour donner la priorité au présent. D'un côté, lessiver le passé de ses culpabilités, de ses regrets, de ses ressentiments, de ses non-dits, avoir le préjugé

favorable que l'autre n'a pas cherché à me faire du mal mais qu'il était maladroit.

De l'autre côté, un travail par rapport à notre imaginaire. La religion a pu être sur ce point nuisible. Elle permettait d'échapper à l'épaisseur et à la densité du présent par une représentation de lieux comme le purgatoire, les limbes, l'enfer. C'étaient des hypothèses! La fin de vie apporte des doutes. Quelquefois des personnes âgées me demandent si je crois à l'au-delà. Pour moi, c'est l'au-delà du visible. Il y a peut-être quelque chose que vous ne voyez pas mais qui existe quand même: l'affection de votre enfant, le regard d'un soignant, la patience d'un médecin. Tâchez de regarder plus loin que le bout de votre nez. L'imaginaire n'est d'aucune utilité, il peut être nuisible par rapport à l'au-delà de la mort, car il nous permet d'échapper au présent.

Je partage cette espèce de fascination pour l'homme, d'admiration pour ce qu'il porte de bonté intérieure, de courage. Il y a un psychanalyste français, Charles Baudoin, qui a écrit Christophe le passeur. Au moment de la retraite, celui-ci s'installe près de la rive pour faire traverser la rivière. Les gens viennent discuter avec lui! et lui disent : « Tu dois avoir une piètre idée de l'homme après tout ce que tu entends ». « Détrompez vous, leur répond-il, ce sont les apparences, sur le fond l'homme est grand, il prend sur lui, il sait faire face, il sait trouver en lui les énergies et les ressources ».

Laissons advenir dans la patience ce regard sur l'Homme en ses profondeurs de bonté: il guérit de bien des pessimismes démobilisateurs.

Paru dans la revue «Sources» n°10



Fascicule consacré au fondateur de l'association : René-Claude Baud
Albatros 33 rue Pasteur 69 007 Lyon - tel : 04 78 58 94 35 --mail : albatros69@wanadoo.fr

Association membre de la SFAP et centre de formation. - Siret : 420 518 839 000 14 -

« Association de bienfaisance » Habilitée à recevoir des dons et des legs. - CCP : 7 869 85 S - Lyon